

RECENSIONS

New Avenues in Biblical Exegesis in Light of the Septuagint, par Leonardo PESSOA DA SILVA PINTO – Daniela SCIALABBA (éds.) (The Septuagint in its Ancient Context: Philological, Historical and Theological Approaches, 1). 15,5 × 23,5 ; 345 p. : ill. en noir. Turnhout, Brepols, 2022. — Br., 70 € (ISBN 978-2-503-59806-2).

Le présent volume fait suite au colloque international tenu au *Pontificium Institutum Biblicum* (Rome) les 23-24 octobre 2019 à la mémoire du feu Prof. Stephen Pisano, S.J. († 7.10.2019) sur « New Avenues in the Exegesis of the Bible in the Light of the LXX ». Il rassemble les conférences qui ont été prononcées à cette occasion. Et, aux actes dudit colloque, il associe d'autres articles de qualité présentés par : Adrian SCHENKER ; Cameron BOYD-TAYLOR ; Luciano BOSSINA ; Georg GÄBEL. L'ensemble des contributions – encadré par une préface, au début (p. 7-8), et un index biblique, à la fin (p. 341-345) – n'est pas classé par rubriques. Néanmoins, le lecteur s'aperçoit aisément que l'ouvrage commence en abordant une série de recherches spécifiques beaucoup plus centrées sur les rapports entre les méthodes exégétiques et la Septante ; puis il s'achève en développant les catégories de thématiques davantage articulées sur les questions exégétiques et théologiques faisant intervenir les études septantiques.

Siegfried KREUZER, « 'Bringing forth from the Treasure New and Old'. Septuagint Studies and Exegetical Methods » (p. 9-26), dresse un inventaire global des approches critiques que met progressivement à jour l'exégèse biblique moderne et postmoderne (p. 9-14). Puis, il établit les indices des influences réciproques qu'on observe entre *les études bibliques* avec leurs développements exégétiques et *les études septantiques* avec leurs questionnements épistémologiques (p. 14-19). Sur la base de ce panorama précis, il approfondit, enfin, l'élucidation des probables dispositions qui augurent de meilleurs enrichissements des études sur la Septante grâce à leurs interactions avec les méthodes de l'exégèse biblique (p. 20-25).

Daniela SCIALABBA, « Non-Israelites and the God of Israel. The Vocabulary of 'Conversion' in the Septuagint and Greek Jewish Literature against its Greek-Hellenistic Background » (p. 27-39), repère un lot de textes (p. 29-31) qui mettent en évidence des actions menées par des non-israélites soucieux d'instaurer, individuellement ou collectivement, des relations durables avec le peuple d'Israël et son Dieu. À la lumière de ce catalogue de textes sélectionnés – et en tenant compte

non seulement de la Septante mais aussi de la littérature juive extrabiblique relevant des milieux hellénophones – elle passe en revue (p. 31-38) les enjeux sémantiques, littéraires et théologiques que revêt une série de termes spécifiques, à savoir *πρόσκειμαι*, *μετανοέω* / *μετάνοια* et *ἐπιστρέφω* / *ἐπιστρέφομαι* / *ἐπιστροφή*, dans le contexte d'une mise en œuvre de la thématique de la *conversion*.

Emanuel TOV, « The Use of the Septuagint in Critical Commentaries » (p. 41-58), donne une vue panoramique des *commentaires critiques de la Bible* en présentant de manière analytique leur degré de référence aux aspérités textuelles et/ou littéraires liées aux divergences inhérentes aux traditions des textes. En conséquence, son ultime recommandation est que les *commentaires critiques et explicatifs de la Bible* tiennent comptent, autant que faire se peut, de l'extrême pluralité des versions anciennes et surtout lorsque des dissimilitudes majeures sont attestées dans les variantes.

Adrian SCHENKER, « Elisha's Posthumous Miracle in Textual History (II Kings 13. 20–21). What does This Story Teach Us about the Textual History of the Books of Kings? » (p. 59-69), analyse les témoins textuels de 2 R 13,20-21 qui rapportent, à la fin du cycle d'Élisée (2 R 2-13), le miracle au tombeau d'Élisée et il observe que les trois plus anciens témoins textuels (MT, LXX, *Vetus Latina*) de ce miracle posthume d'Élisée (2 R 13,20-21) présentent des dissemblances cruciales qui sont non seulement d'ordre textuel mais aussi littéraire. Malgré la brièveté du passage concerné (2 R 13,20-21), l'évaluation minutieuse et détaillée des témoins textuels de 2 R 13,20-21 permet d'appréhender dans quelle mesure 2 R 13,20-21 constitue un échantillon représentatif dont l'importance s'avère capitale pour l'étude de l'histoire de la transmission du texte des livres des Rois (1 R et 2 R) et même des prophètes *antérieurs* (livres historiques) et *postérieurs* (livres des grands et petits prophètes) dont la plupart – au cours de la Période du Second Temple, en l'occurrence dans les trois derniers siècles av. J.-C. – ont circulé dans les mêmes cercles de lecteurs / auditeurs de la Bible.

L'enquête menée par Julio TREBOLLE – Pablo TORIJANO – Andrés PIQUER, « The Septuagint's Faculty of Putting Things in Their Right Place. Challenges of a Critical Edition of IV Kingdoms / II Kings 10. 30–31; 13. 14–21 » (p. 71-91), prend pour point de départ une série de textes bien choisie et fait la lumière sur l'histoire de la recherche concernant les divergences observables au sujet des différents contextes des péripécies examinées au crible des nombreuses éditions / rédactions des livres des Rois ; puis l'enquête est enrichie par un commentaire sur l'histoire de la transmission des passages étudiés tels qu'ils apparaissent dans des contextes littéraires variés selon les traditions de textes (en Hébreu / Grec / *Vetus Latina*). Ce parcours donne des lueurs d'explication sur les réflexions sous-jacentes à la diversité des organisations des formes textuelles attestées à travers la variété des éditions des livres des Rois.

Daniel PROKOP, « Can We Understand the Pillars of the First Temple without the LXX? Textual and Iconographic Perspective » (p. 93-103), montre qu'à moins de tenir compte des apports de la Septante et des sources iconographiques que livrent les vestiges archéologiques, il est difficile de s'empêcher d'avoir une compréhension limitée et sélective des informations concernant les piliers, Yakîn

et Boaz, qui sont diversement décrits dans la double tradition de textes (en Hébreu / Grec) des livres des Rois.

Cameron BOYD-TAYLOR, « Haman through the Looking Glass. The Refraction of Genre in Greek Esther » (p. 105-127), relève, avec acribie, les multiples enjeux des débats sur les genres littéraires (p. 106-112) ; puis, à la lumière d'une lecture acérée de l'épistolographie grecque (p. 112-116), il procède à une investigation serrée des lettres royales attestées dans le livre grec d'Esther, notamment dans les additions B et E (p. 116-127).

Peter DUBOVSKÝ, « Rhetoric of Solomon's Speech in I Kings 8. 12-13 and III Kingdoms 8. 53a » (p. 129-156), présente le contexte littéraire de la prise de parole salomonienne dans la partie textuelle soumise à l'étude ; puis procède à l'analyse de ses multiples variantes et montre comment la rhétorique de même que le message du passage étudié varient non seulement selon la forme textuelle attestée mais aussi en fonction de la place occupée.

Benedetta ROSSI, « Lost in Translation: LXX-Jeremiah through the Lens of Pragmatics » (p. 157-181), met en lumière – à l'appui de la pragmatique textuelle à l'œuvre dans la Septante de Jérémie et dans plusieurs autres textes – la manière dont la conformité aux stratégies du discours peut induire le traducteur dans des options qui font subir des transformations au texte source. Et en conséquence, ces modifications infligées, à bon ou à mauvais escient, au texte source rejaillissent dans le texte traduit. Par cette analyse – qui fait un apport pertinent face aux considérations exégétiques qui, depuis peu, arrachent la conviction, à savoir que le texte grec de Jérémie dans la Bible des Septante représente une traduction littérale de la présumée *Vorlage* hébraïque retrouvée dans les grottes du Désert de Juda – l'A. ouvre des horizons en mettant en valeur l'enjeu capital de la pragmatique appliquée dans les études sur la Septante de Jérémie.

Leonardo PESSOA DA SILVA PINTO, « Narratological Approaches to the LXX of the Books of Samuel » (p. 183-197), rappelle la légitimité de l'approche narratologique appliquée à l'étude des récits dans la Bible grecque des LXX. Puis, concernant les recherches sur les livres de Samuel dans la Septante, l'A., en addition aux principes essentiels de l'analyse narratologique, revient avec une insistance renouvelée sur la prise en compte des aspérités textuelles et littéraires des textes soumis à l'étude dans la double tradition textuelle (en Hébreu / Grec), d'une part, et sur l'examen critique des caractéristiques narratologiques des textes examinés dans l'une et l'autre tradition textuelle, d'autre part. De plus, l'A. souligne l'importance majeure d'une mise à contribution non seulement de l'histoire de la transmission desdits livres d'après les traditions textuelles (en Hébreu / Grec), mais aussi des techniques de traduction qui gouvernent les options linguistiques et lexicographiques et même terminographiques opérées par le traducteur alexandrin.

Martin KARRER, « Septuagint and New Testament in Papyri and Pandects. Texts, Intertextuality and Criteria of Edition » (p. 199-278), aboutit à une remise en question de l'hypothèse d'une influence notable et d'un rôle crucial des citations néotestamentaires dans la propagation des textes de la Septante. Pour l'A. en effet, l'affirmation selon laquelle, *se sont réalisées séparément* pendant plusieurs générations, la diffusion des traductions de la Bible grecque des LXX et

la transmission des premiers écrits du NT, ne souffre aucun doute. Car ce n'est qu'au ^{III}^e siècle ap. J.-C. qu'apparaissent les premières combinaisons des livres bibliques (PapOxy VIII 1075 / 1079). En conséquence, l'A. approfondit la réflexion sur la portée théologique de l'unité des deux Testaments mise en valeur, déjà dans les œuvres d'Origène (*floruit* ~185 – ~253/54) et de Cyrille d'Alexandrie (*floruit* ~375 – ~444). Au final, l'A. recommande vivement qu'il y ait une interaction plus soutenue entre les éditions de la Septante et celles du NT.

Luciano BOSSINA, « The Litter of Solomon. Textual and Exegetical Problems in Canticles 3. 6–11 » (p. 279-302), affronte l'un des principaux écueils qui guettent tout exégète qui tente d'élucider les énigmes de Ct 3,6-11. Avec des arguments probants et une analyse à l'appui, l'A. suggère une émendation du nom שלמה / Σαλωμών (« Salomon ») au v. 7. Pour l'A., la leçon du texte le plus proche de l'original serait plutôt שולמית (« Sulamite »). Aussi l'A. explique-t-il que, d'après l'histoire de la transmission des textes du Ct des Ct, la transformation de שולמית (« Sulamite ») en שלמה (« Salomon ») aurait probablement eu lieu avant la présumée *Vorlage* des Septante dont la leçon comporte le texte déjà altéré portant שלמה (« Salomon »).

Georg GÄBEL, « Reading 'According to the Revelation Shown to Moses'. A Study of the Influence of the LXX Text on Patristic Biblical Interpretation » (p. 303-326), s'interroge sur l'impact exercé par le texte (en Grec) de la Septante sur l'exégèse patristique. Aussi parvient-il – au terme d'une minutieuse analyse d'une sélection d'œuvres des auteurs comme Philon d'Alexandrie, Origène, Ps-Justin, Eusèbe de Césarée, Grégoire de Nysse – à la conclusion que l'influence de la Bible grecque des LXX sur l'exégèse des Pères apparaît à un double niveau. En effet, la terminologie grecque observable dans la Septante de Ex 25,9.40 ; 26,30 a favorisé une *exégèse patristique* de ces péricopes lues à la lumière de l'épistémologie et de la cosmologie de l'Antiquité tardive, d'une part ; conjointement, ce même vocabulaire grecque attesté dans la Septante de Ex 25,9.40 ; 26,30 a rendu féconde, l'*interprétation de la Bible par la Bible* à travers les entrecroisements que suggèrent l'intertextualité et les affinités entre divers passages qui se font écho pour faire entendre des sens dont le dévoilement n'est pas toujours immédiat, d'autre part.

Luca MAZZINGHI, « The Importance of the LXX for Biblical Theology. Some Notes on Method » (p. 327-340), tente de répondre à trois préoccupations majeures. Que peut-on entendre par *théologie biblique* ? Que laisse appréhender le débat concernant l'existence d'une éventuelle *théologie de la Septante* ? Comment apprécier, en toute rigueur, les rapports entre la *théologie biblique* et la *théologie de la Septante* ? Au terme de son analyse, l'A. parvient à la conclusion qu'il ne s'agit pas d'être un défenseur acharné de l'une ou l'autre des traditions de textes (en Hébreu / Grec) de la Bible au point d'adopter une démarche consistant à s'élever contre l'une en s'érigeant en faveur de l'autre. En tout état de cause, il convient, d'une part, de transcender et d'outrepasser avec clairvoyance toute posture préférentielle et optionnelle qui manquerait d'objectivité exégétique et, d'autre part, de discerner avec sagacité la *pluralité textuelle* de la Bible comme une richesse.

Au final, la diversité des contributions colligées dans cet ouvrage met en lumière des horizons nouveaux concernant les méthodes et les questionnements sur (et/ou à partir de) la Septante et, conjointement, elle donne une bonne idée de l'exceptionnelle richesse que représente – non seulement pour les études bibliques et exégétiques *stricto sensu* mais aussi pour la théologie et l'interprétation de la Bible dans un cadre pluridisciplinaire – ce témoin textuel majeur qu'est la première version de l'Ancien Testament effectuée à partir du III^{ème} siècle avant le tournant de notre ère. On se souvient que les recherches sur la Septante ont connu dès le début du XX^{ème} siècle un regain d'intérêt suscité, non seulement, *par le fulgurant développement* de la papyrologie (à partir de la dernière décennie du XIX^{ème} siècle) dû à la découverte de nombreux fragments de papyrus donnant accès à d'innombrables documents grecs et latins provenant de l'Égypte, mais plus encore, *par la fascination* qu'entretiennent les manuscrits du Désert de Juda dont les échantillons – écrits en Grec livrés par les grottes de Qumrân et de Nahal Hever, quoique peu de chose au regard de l'abondance de l'Hébreu et de l'Araméen retrouvés entre 1947 et 1956 – sont d'une importance décisive dans les études septantiques. De nos jours, les raisons de l'intérêt porté à la Septante sont décidément multiples et suscitent un engouement et une fécondité euristique à la fois auprès des exégètes chevronnés, des biblistes, des théologiens, des linguistes, des historiens, des patrologues, des philologues et des traductologues (Alison G. SALVESEN – Timothy Michael LAW [éds.], *The Oxford Handbook of the Septuagint*, Oxford, Oxford University Press, 2021 ; Marc PHILONENKO, « La Bible des Septante », dans : IDEM, *Histoire des religions et exégèse [1955-2012]* [MAI, 50], Paris, AIBL, 2015, 649-657 ; Jan JOOSTEN – Philippe LE MOIGNE [éds.], *L'apport de la Septante aux études sur l'Antiquité* [LeDiv, 203], Paris, Cerf, 2005). Au demeurant ce volume, à la lumière des études septantiques, tente d'ouvrir – à l'aréopage des étudiants et des spécialistes – des perspectives à la fois riches et pertinentes qu'il convient, à juste titre, de continuer à sonder et à approfondir : on ne peut qu'en souhaiter un bon accueil au public.

Paul-Marie Fidèle CHANGO, O.P.

First Isaiah and the Disappearance of the Gods, par Matthew J. LYNCH (Critical Studies in the Hebrew Bible, 12). 15 × 23 ; XIV-126 p. University Park, PA, Eisenbrauns, 2021. — Br., 39,95 \$ (ISBN 978-1-57506-839-8).

The book by the Assistant Professor of Old Testament at Regent College is announced on the back cover as one that “will change how biblical scholars understand the nature and development of Israelite monotheism.” Subtracting the bibliography and indexes leaves 100 pages for the actual study, which is surprising given the task set and the existing studies of monotheism.

L. sets out for his study in a very focused manner, analyzing not so much a monotheistic conceptualization and reflection as found in Deutero-Isaiah, but a monotheizing rhetoric of Is 1-39, which is done by means of spatial concepts and especially the familiar term אֱלִילִים instead of אֱלֹהִים, i.e., “idols” instead of “gods”

(here there are analogies to Ezekiel). It is only logical that L. then rejects models that see First Isaiah, as it were, at an intersection of Israelite religious development (R. ALBERTZ: the prophets of the 8th century prepared Israel for exile; M. SMITH: the weakening of family structures from 701 onward led to the disappearance of a family of gods. In both models, YHWH's rule is extended beyond the borders of Israel).

Likewise, it is not Deutero-Isaiahic or Deuteronomistic influences that produced the rhetorical monotheism in Isaiah, but the confrontation with the Assyrian empire (here P. MACHINIST and S. ASTER can be followed). The later layers of the literary complex 1-35 (with 36-39 as a narrative appendix) were thereby aligned with the earlier ones and also show the anti-Assyrian thrust, which in imitation and inheritance of the Assyrian propaganda now speaks of YHWH's superiority in an absolutizing way. However, there is no interdependence between monotheism and universalism: the whole book of Isaiah is concentrated on the land and the temple, thus, in the end, it again breathes a national and particularistic spirit.

"Monotheism" is not understood by L. as a concept of an absolute uniqueness of YHWH, but is conceived around a monotheistic rhetoric. "Monotheistic rhetoric, ..., entails *the expression of YHWH's categorical supremacy, or supreme uniqueness*" (14).

This program is carried out in four chapters that examine (1) the concept of אֱלֹהִים and (2) the spatial concept of exaltation and abasement, (3) analyze the texts on Assyrian supremacy (10; 36) and (4) against Egypt. The fifth chapter summarizes the results and compares First and Second Isaiah.

In explaining the enigmatic concept of אֱלֹהִים, L. follows a similar hermeneutical approach: not the exact etymology is ultimately decisive, but the communicative function. Unreliability, deception (which is underlined by the orthographic-phonetic proximity to אֱלֹהִים) and folly are the characteristics of the idols, thus invoking more echoes and associations than a provable etymology. Against H. G. M. WILLIAMSON, it is held that the neologism is not post-deutero-Isaiahic, but rather goes back to Proto-Isaiah as a literary work and from there penetrated into later writings (such as Leviticus).

YHWH's categorical supremacy and the abasement of all that elevates itself represented a megametaphor of majesty and lowliness not formulated as such, expressed through numerous actual metaphors. Thus, the high throne in ch. 6 becomes an anti-image for Assyrian throne rooms. The text not only describes, but also persuasively creates the divine superiority. The second book chapter is devoted to the theme of exaltation and humiliation, dealing with the difficult, inconsistent passage Is 2:6-22, within which 2:12-17 may indeed be considered the substantive and perhaps originally Isaiahic center. Here, not only would the themes of YHWH's exaltation and the passing of idols be linked, but also other themes scattered throughout Is 1-35, such as Isaiah's opposition to treaties with foreign powers.

YHWH's superiority then takes effect in Is 10 in that YHWH comes to the fore as the אֲדֹנָי (in 26:13 human אֲדָנִים would be written for the otherwise usual

אלהים), but the arrogant Assyrian empire aligns itself with its idols. While Deutero-Isaiah positions God's superiority against the idols and their producers, Proto-Isaiah profiles it as power over Israel and the other nations, again with the help of spatial rhetoric. In doing so, borrowings are made from ch. 36-37, but the word אלהים used there for foreign gods is avoided and replaced by אלילים, which is also done in ch. 19, where 19:1 with this substitution technique possibly alludes to Ex 12:12 and in 19:3 probably rewrites 8:19, however without mentioning the Egyptian אלהים. Here, on the one hand, it is about Egypt and the confusion and shame of its wise men as the bearers of knowledge (the text argues quite epistemologically) and, on the other hand, about all kinds of non-Yahwistic and syncretistic practices, which were also appreciated by some Judeans, to which the misguided covenant policy is added.

Although the book parts Deutero-Isaiah (and Trito-Isaiah) influenced the editorial work on First Isaiah, this influence, according to L., is to be considered minor and did not resemble the first book part to the second book part as far as the monotheistic discourse was concerned. After all, it is astonishing that the אלילים prominent in First Isaiah, with which he makes the אלהים of the nations disappear, do not appear in Deutero-Isaiah, just as, conversely, decisive Deutero-Isaiahic descriptions of YHWH's superiority do not appear in Proto-Isaiah. Furthermore, differences had been preserved despite editorial influences, noting the absence of the thoughts of chapters 40-48 in parts 49-55 and in Trito-Isaiah.

Nevertheless, First and Second Isaiah show important similarities, namely on the level of rhetorical strategy: Deutero-Isaiah's so-called "monotheism" in ch. 43-48 is also of a rhetorical and contextual rather than ontological nature, since he responds to corresponding Babylonian claims (47:8, 10) with his formula of uniqueness and exclusivity. According to him, we are dealing with an "oracular and salvific impotence" (101) in the idols: they are incapable of predicting the future, whereas YHWH alone knows what is to come; likewise, they are incapable of saving Israel; Deutero-Isaiah's monotheism is thus soteriological rather than ontological. If this message is addressed to the exiles (in the Babylonian and early Persian context), then the circle of addressees tends to be different from that of Proto-Isaiah (Assyrian context), which explains the differences in content with very similar rhetorical strategy (which then also applies to the differences between blocks ch. 43-48 on the one hand and 49-55 and Trito-Isaiah on the other). In addition, there is another contextual difference: Proto-Isaiah opposes idolatry in the Yahwistic context (here, however, ch. 19 is the exception), Deutero-Isaiah in the Babylonian context. L. sees Proto-Isaiah as the original author of the אלילים-polemics and the novel lexeme, independent of the dating of the surrounding texts, which are practically secondary in their entirety. Consequently, it is rather "analogous modes of monotheizing rather than direct influence one way or another" (103) that would relate First and Second Isaiah. Thus, apparent Deutero-Isaiahic influences on the first part of the book would be explained on the basis of literary influences of different provenance: thus, it has been argued that the destruction of its gods at the moment of Babylon's fall (21:9) is not compatible with Cyrus' sparing of foreign deities, but is compatible with Sanherib's conquest in 689, so there can be no

Deutero-Isaiahic influence on 21:9. L. points to the parallel Jer 51:8 and to the connection of the lexemes אֱלֹהִים and פֶּסֶל in Dt 12:3 and numerous other passages, so that although there is no clear Deutero-Isaiahic influence, there is a late exilic-early post-exilic figure of thought.

The analogies between the two literary units, as well as the Deuteronomistic layers, go even further and concern spatial terms and a “negation rhetoric” (Proto-Isaiah) that describes the disappearance of hostile powers, whereas YHWH alone is exalted. Deutero-Isaiah uses a “rhetoric of negation” that is connected with the negative existential particle אֵין and the noun אָפֶס and refers in a comparative (not ontological) manner the non-existence of the gods to the only existing YHWH. A second analogy would concern the polemic against the makers of images of gods, with mainly the Israelite and Babylonian context making the difference between First and Second Isaiah. Finally, the wisdom vocabulary must be more strongly associated with idol polemics, since folly consists in turning to the nations, but is precisely passed off as wisdom, while true wisdom consists in trusting YHWH (Proto-Isaiah) or (in Deutero-Isaiah) in acknowledging his sole ability to proclaim the future or to correctly interpret historical events (cf. 41:22), quite in contrast to the oracular impotence of idols.

L. highlights an interesting aspect, both in terms of content and method, which helps to free the question of biblical monotheism from later terms and categories and to do justice to the textual genres. Just then, however, one would wish for a stronger conceptual differentiation, operating not only with the concept of monotheism but also with terms such as “monolatry” or “henotheism” (despite the section “Defining Monotheism,” 12-15). Furthermore, the polemic of Proto-Isaiah would need a classification in the religious-historical development of biblical monotheism, but this topic is largely and deliberately omitted. For this purpose, however, much more secondary literature would have to be taken into account than is the case now.

The author works mainly with two figures of argumentation, the אֱלִילִים (missing here is the article by H. D. PREUß in *ThWAT* I, 305-308) and spatial rhetoric, which, moreover, are linked together. This is of course justified in order to clarify literary-rhetorical strategies with the means of complexity reduction. However, in Is 10:16-18 one still encounters the metaphors of sickness, fire, and extermination, which clearly go beyond the scheme of exaltation and humiliation. What hardly appears in the study is the vocabulary of violence, which is also copied from the Assyrian-Babylonian practice of conquest (this is probably also true for 31:3). With the statement of the nullity and epistemological, oracular and soteriological inability of the idols it is not done.

Another line of argument by the author is the wisdom of YHWH, who is superior to the apparent wisdom of the Egyptians. The first part of Is 19 (verses 1-15), in contrast to the second part, could date from the time of the Assyrian expansion, when Egypt became the focus of the conquerors (see W. A. M. BEUKEN, *HThKAT*, ad locum). The juxtaposition of the wisdom of the Egyptian counselors on the one hand and YHWH’s decisions on the other may refer to several texts operating with יָעִץ, but actual wisdom vocabulary is rather rare in Proto-Isaiah: the wise men (pl) of 19:11 occur only in 5:21; 29:14, but here directed against Israel; only in 31:2

is the wisdom of Egypt contrasted with that of the God of Israel. This, however, raises the question whether this opposition is indeed characteristic of the first part of the book of Isaiah. Instead, it might be appropriate to have a chapter that contrasts the political action of human actors (keyword: covenant politics) and the divine action. From this prominent theme in Isaiah, a kind of excursus on the wisdom theme would be the more adequate alternative in terms of subject matter and would cover considerably more text passages than the present chapter 4 of the book.

It is certainly a question of one's own methodological preference whether one should wish for a stronger analysis of literary criticism and redactional history of the texts treated. L. makes it transparent that he is concerned with the literary work Is 1-35, not so much with the historically tangible textual growth. Further studies, however, could make greater distinctions to determine differences in the theme of idol polemics within the literary work named for First Isaiah, depending on the literary stratum or stage of growth.

Nevertheless, the yield of the study is of weight, as the literary independence of idol polemics in Proto-Isaiah is demonstrated, which is also evident from the lists in the appendix. The brevity of the book, already mentioned at the beginning, which is indeed surprising in view of the subject matter and the secondary literature already available, shows that L.'s book can only be a beginning, to be followed by more detailed studies. However, it can be said that this beginning may well prove fruitful.

At the very end: The famous suggested translation by H. W. WOLFF (*EvTh* 29 [1969], 407) is misspelled (26); it must read "Scheißgötter."

Martin STASZAK, O.P.
Jérusalem

Conversations sur Paul. « Supportez-vous les uns les autres » (Col 3,13), par Olivier-Thomas VENARD et Gregory TATUM (dir.) (Les Essais de la Bible en ses Traditions, 3). 15 × 24 ; 368 p. [Toulouse], Domuni-Press, 2023. — Br., 22 € (ISBN 978-2-36648-177-8).

Cet ouvrage collectif constitue, par sa seule existence, une heureuse exception dans le monde de l'exégèse. Le sous-titre, qui est une citation de Col 3,13, le fait entendre avec humour : « Supportez-vous les uns les autres ». Effectivement, les exégètes, aux avis si divergents, ont parfois quelques difficultés à mettre en pratique cette exhortation. Mais les spécialistes de Paul ne pouvaient pas ne pas appliquer scrupuleusement cette recommandation ! Certains donc, venant de tous horizons, ont accepté de relever le défi de se rencontrer autour d'une table et de discuter. Cet ouvrage est la retranscription – et il faut saluer le travail colossal qu'elle a dû représenter ! – d'une rencontre qui a eu lieu en janvier 2013 à l'École biblique et archéologique française de Jérusalem. La simple liste des intervenants, et de leurs options différentes... voire divergentes, donne une idée de l'intérêt de cet ouvrage : Gregory Tatum (disciple de l'exégète E. P. Sanders, à l'origine de la *New Perspective on Paul*, et spécialiste du judaïsme du 1^{er} siècle ap. J.-C.) ;

Francesco Bianchini (formé à l'école de Jean-Noël Aletti dans une perspective rhétorique) ; José Enrique Aguilar (qui, à l'école de Vanhoye, a porté son attention sur la structure littéraire de 1 Co 12-14) ; Régis Burnet (professeur de Nouveau Testament à l'Université Catholique de Louvain, attentif à la dimension historique des épîtres) ; Hervé Ponsot (qui, par sa thèse sur Abraham chez Paul, apporte une hauteur de vue théologique à la recherche) ; Michel Gourgues (professeur d'exégèse du Nouveau Testament au Collège universitaire dominicain d'Ottawa et spécialiste des sources pauliniennes ainsi que de ses successeurs immédiats) ; Christophe Rico (le grand linguiste de l'EBAF) ; Agnès Lorrain (patrologue qui a étudié la réception de Paul chez Théodoret de Cyr) ; Mark W. Elliott (professeur d'histoire de l'Église à l'université de St Andrews, en Écosse, attentif à distinguer la spécificité de la théologie de Paul de sa réception dans la tradition protestante), etc. Comment mettre tout ce petit monde d'accord à partir de points de vue si différents ? Là n'était pas le but premier. Mais plutôt de laisser dialoguer tous ces spécialistes, chacun apportant sa pierre à l'édifice de l'exégèse paulinienne. Plusieurs questions sont soulevées en autant de chapitres dans lesquels, après une discussion serrée, une bibliographie est proposée.

Le premier débat concerne la question épineuse qui, probablement, cristallise autour d'elle les plus fortes dissensions : l'*authenticité* des lettres pauliniennes (p. 19-54). Plutôt que d'en résumer les détails, voyons plutôt les deux grandes tendances qui se dégagent : une première, représentée par Burnet, Bianchini, Gourgues, Aguilar, etc. rappelle le constat généralement admis par les exégètes modernes : l'inauthenticité d'une partie du corpus paulinien. Plusieurs arguments sont avancés en ce sens : la dissemblance de style, de théologie, de posture littéraire, etc. de certaines épîtres ; le phénomène de la pseudépigraphie qui, pour les auteurs antiques, n'avait pas la note dépréciative qu'on lui donne aujourd'hui ; l'éventualité d'un secrétaire personnel de Paul ou d'une école paulinienne qui retraduirait sa pensée ; et, plus étonnamment encore, à propos de 2 Th, une imitation tellement exacte de 1 Th qu'elle porterait la marque de son modèle à un degré trop servile pour être authentique. La deuxième tendance, représentée par Tatum, Venard et Rico cherche à remettre en cause ce quasi-dogme, établi depuis Schleiermacher, Bultmann, etc. Plusieurs observations sont avancées : l'argument de la pseudépigraphie ne résiste pas à l'examen, car, dans le monde antique, les auteurs imités étaient souvent très anciens, une pseudépigraphie presque contemporaine de l'auteur copié n'est pas attestée ; l'avertissement de Paul sur des fausses lettres venant de lui semble aller en ce sens aussi (2 Th 2,2) ; l'idée d'une école paulinienne n'a jamais été prouvée ; une distinction trop nette entre lettres authentiques et inauthentiques risque de créer une dichotomie entre un Paul et un sous-Paul avec deux théologies sous-jacentes, et l'illusion que, dans chacune de ces deux catégories, une pensée plus unifiée pourrait émerger, etc. Un certain agnosticisme semble donc raisonnable. Cependant, et c'est l'élément le plus novateur de ce débat, un argument inédit, apporté par Rico, permet de faire un pas considérable : l'approche linguistique et la considération de l'idiolecte. Christophe Rico s'explique plus en détail sur ce point dans l'Annexe 1 (p. 314-330). Pour lui, le caractère disparaté du style des différentes épîtres pauliniennes n'est pas suffisant pour penser à un scripteur différent. En effet, le style est une manière de singulariser

une parole dans un contexte donné. Il peut changer en fonction de la situation, des auditeurs. Le locuteur en est suffisamment conscient pour le maîtriser et l'adapter. Il n'en va pas de même de l'idiolecte. Il imprime sa marque par des traits linguistiques repérables qui sont comme son code propre. Rico les repère à travers plusieurs critères : quasi-syntagme (nominal ou prépositionnel) ; alliance de termes (sémantique ou thématique) ; structure linguistique (morphologique ou syntaxique). Ils doivent être représentés au moins trois fois dans le corpus paulinien, et nulle part ailleurs dans le NT. Le résultat de sa démonstration est étonnant : ces idiolectes se retrouvent dans l'ensemble du corpus. L'unique explication possible à ce fait linguistique est l'unicité du scripteur – qu'il s'agisse de Paul ou d'un secrétaire unique... hypothèse moins probante tout de même – de toutes les lettres attribuées à Paul. C'est à partir de ce constat premier qu'il faudrait donc interpréter les autres variations stylistiques et théologiques.

Vient ensuite la question de l'*intégrité* des lettres (p. 55-80). Un certain consensus se dégage en faveur d'une présomption d'unité pour la majorité d'entre elles, et d'une pluralité de rédactions pour certaines, comme 2 Co. Comme l'explique Bianchini, deux modalités d'écriture d'une lettre, lorsqu'elle est morcelée, sont connues dans l'Antiquité : la rédaction d'une lettre unique avec des interruptions ; la fusion de plusieurs épîtres avec un *praescriptum* et un *postscriptum*. La possibilité d'une interpolation de fragments est difficilement soutenable dans le cas de 2 Co. En bonne méthodologie, comme l'explique Aguilar, il vaut mieux présumer l'intégrité d'une lettre paulinienne en cherchant à comprendre la fonction logique des passages disputés au sein de l'ensemble, plutôt que de tirer argument de son caractère disparate pour postuler des interpolations.

La fameuse *New Perspective on Paul* développée par E. P. Sanders fait ensuite l'objet d'une discussion passionnante (p. 81-135). Cette école d'interprétation a été nommée ainsi par James Dunn à la suite de la publication, par Sanders, de *Paul and Palestinian Judaism*. Elle se signale par deux approches novatrices : une meilleure perception de Paul à la lumière du judaïsme de son temps (Qumrân, le judaïsme rabbinique, la littérature intertestamentaire, etc.) qui permet d'abandonner l'idée d'une opposition entre la foi, d'une part, et la conception légaliste de la Loi, d'autre part (*Legalistic Nomism*), au profit d'un *Convenantal Nomism*, c'est-à-dire d'une perception de l'intégration de Paul au sein d'un judaïsme qui, comme lui, affirme la gratuité divine du salut. Dans ce cadre, l'originalité de Paul, comme le montre Ruzer, ne consiste pas à affirmer la primauté de l'amour, l'essentiel, sur les œuvres de la Loi, l'accessoire, ni même à affirmer l'inutilité des œuvres extérieures et des actions de l'homme en vue de la justification (les milieux prorabbiniques palestiniens le disaient déjà), mais à critiquer leur dimension sociale. Les « marqueurs d'identité », tels que la circoncision, le sabbat, la pureté rituelle et l'observance des autres commandements, ne doivent pas être un frein à l'évangélisation des nations. Un autre aspect qui, selon Tatum, n'a pas reçu le même accueil que la *New Perspective* est celui de l'eschatologie participationniste. Pour Sanders, le croyant prend part au salut en devenant un avec le Christ. L'idée de justification vient en second. Elliott souligne que même cet aspect a eu un impact dans le monde protestant et calviniste. Comme le résume Burnet, la *New Perspective* a permis plusieurs grandes avancées en proposant une

réévaluation de la place de Paul au sein du monde juif ; de la conversion de Paul et de son rapport à la Loi ; de la nature des oppositions que rencontre Paul. Cependant, comme le souligne Ruzer, Sanders a eu une vision trop unitaire du *common Judaism*. Le judaïsme était plus éclaté qu'il ne le soupçonnait. Aguilar remarque aussi qu'il omet de prendre en considération Philon, les livres des Maccabées, les Testaments des douze patriarches, la Sagesse, II Baruch, IV Esdras ainsi que l'œuvre de Flavius Josèphe. Il s'est aussi peu référé à l'Ancien Testament, selon le schéma promesse-accomplissement, si important pour Paul, ainsi qu'à la culture hellénistique. Ces ressources l'auraient invité à davantage nuancer son propos. Bianchini rappelle aussi que Paul se place du point de vue du salut. Une insistance trop forte sur les œuvres de la Loi comme marqueurs d'identité sociale risque de créer une double alliance, pour les Juifs et pour les païens. Or, pour Paul, c'est la foi au Christ qui sauve. Tatum, tout en reconnaissant ces limites, rappelle que Sanders a fait œuvre de pionnier. Il resitue son propos dans le contexte novateur et polémique de son temps.

La question de la *chronologie des lettres et de leur développement* est ensuite développée (p. 137-183). Elle commence par une heureuse distinction entre chronologie absolue (qui permet de situer certains événements à une date précise) et chronologie relative (qui les établit dans leur relation les uns par rapport aux autres). Certaines dates permettent de fixer le parcours de Paul avec une précision qui, comme le souligne Burnet, est extrêmement rare dans le monde antique : la présence d'Aréas à Damas avant 40 (2 Co 11,32-33) ; l'expulsion des Juifs par Claude en 49 (Ac 18,1-2) ; l'inscription de Delphes relative au proconsulat de Gallion en 50 (Ac 18,12) ; etc. Ces quelques repères ne permettent pas de déduire le reste du développement chronologique avec infaillibilité. Il y a là une nouveauté qu'Hervé Ponsot souligne : le relativisme historique des chercheurs d'aujourd'hui, c'est-à-dire leur prudence quant aux dates plus incertaines, était impensable il y a vingt ans. D'autres critères de datation sont proposés par Tatum tels que la lecture suivie de la progression de la collecte pour les saints de Jérusalem. Gourgues remarque un certain consensus pour la chronologie des premières épîtres (1 Th ; 1 Co ; 2 Th) et des dernières (1 Tm ; 2 Tm ; Tt), un quasi-consensus pour les ensembles Ga – Rm et Col – Ep et une absence de consensus pour 2 Co et Ph.

La possibilité d'une reconstruction du *Sitz im Leben* de Paul ainsi que de ses *opposants* fait l'objet du débat suivant (p. 185-210). Pour le premier aspect, l'apport des différentes découvertes archéologiques, à Pompéi ou Corinthe, est rappelé par Gourgues, à condition toutefois de ne pas tomber dans le biais de chercher dans le texte ce que l'archéologie a mis en lumière. Pour le deuxième aspect, la question est délicate. Bianchini constate un éclatement des hypothèses contemporaines. L'identité des opposants de Paul est beaucoup plus difficile à cerner aujourd'hui que lorsqu'on les qualifiait avec Baur de « judaïsants », « gnosticismes », etc. Qu'est-ce qui relève, dans le discours de Paul, d'une stratégie de communication, imitée de la *vituperatio*, dans laquelle le visage des opposants est rendu flou pour inciter les membres de la communauté à se dissocier des attitudes qu'il critique ? Les opposants ne sont certes pas des figures littéraires. Mais, entre les frères que Paul cherche à corriger et les adversaires qu'il cherche à exclure, la gamme semble fort variée.

Le dernier dossier abordé sous la forme d'une table ronde est celui de la *rhétorique* (p. 211-243). La meilleure intégration de la rhétorique gréco-romaine dans l'exégèse néo-testamentaire a donné à cette branche un essor considérable. Aguilar, après avoir rappelé les différents éléments de la *taxis* ou *dispositio* de l'art oratoire (*exordium* ; *propositio* ; *narratio* ; *probatio* ; *peroratio*) montre comment Paul en a suivi certaines lignes dans ses lettres. Comme le souligne Bianchini, l'art épistolaire de Paul s'inspire plus de la rhétorique oratoire que de l'épistolographie. La lettre étant un substitut de la personne, c'est la voix de Paul qu'elle doit faire entendre. Il souligne aussi les limites de cette approche lorsque la *rhetorical criticism* donne la priorité à l'échafaudage de la théorie littéraire sur le contenu des lettres. Venard élargit le constat à l'ensemble de l'exégèse lorsqu'elle se polarise sur les méthodes, au contraire de la démarche de critique littéraire qui, elle, est marquée par l'éclectisme de ses approches. Il faudrait donc parler d'analyse rhétorique, plutôt que de critique rhétorique, car Paul n'est pas esclave des conventions de son temps. S'il est clair qu'il a été formé à cet art de vivre gréco-romain – Tarse avait une école de rhétorique connue – il ne s'est pas laissé enfermer par ses codes. Non qu'il combinât, dans son art de la communication, deux traditions bien séparées : la rhétorique grecque et la rhétorique juive. Comme le rappelle Tatum, la distinction nette entre les deux est impossible. Le judaïsme était déjà hellénisé au temps de Paul, et même les grands principes de l'exégèse rabbinique dérivait en partie de l'exégèse alexandrine des récits d'Homère. Venard rappelle que Paul, dans sa rhétorique, imite quelques traits des sophistes – à l'exclusion de leur relativisme ! – dans ses argumentations. Il y aura là, et la formule est réjouissante, une rédemption même pour la sophistique !

Mark W. Elliott livre ensuite une réflexion sur la réception de Paul *dans la Réforme et le Luthérianisme* (p. 245-261). Après un parcours historique, allant de Luther jusqu'à Calvin en passant par Mélanchthon, il se pose la question de la validité actuelle de l'exégèse luthérienne des épîtres de Paul. Il pointe le problème d'une universalisation induite du judaïsme, d'une perte de l'eschatologie de l'attente messianique et d'une tension perpétuelle du *simul peccator simul iustus*. Il constate toutefois que si l'exégèse contemporaine est plus équipée pour analyser les nuances de la pensée de Paul, elle ferait bien de s'inspirer de la profonde recherche théologique qui était sous-jacente à la pensée des théologiens du xvi^e-xvii^e siècles.

Trois approches culturelles permettent de clore en beauté cet ouvrage (p. 263-313). La première, d'Umberto Eco, étudie la présence de Paul dans l'art chrétien antique. Représenté petit, chauve, au nez aquilin, il est dessiné sur le modèle du philosophe (de Plotin en particulier), mais aussi dans son rapport avec Pierre, avec le Christ, avec le collège des apôtres et aux différentes étapes de son existence qui forment un « cycle de Paul ». Marco Vanelli commente les essais de Rossellini, Pasolini et de Segal pour faire apparaître Paul au petit écran. Avital Wohlman et Olivier-Thomas Venard étudient l'impact étonnant de Paul dans la pensée de Badiou dont « le langage de l'événement permet de saisir quelque chose du texte [de Paul] que la théologie manque. »

Que dire après cette lecture passionnante et exigeante ? Qu'elle vaut la peine d'être menée jusqu'à son terme. Il faut parfois ralentir le rythme pour ne pas perdre

le fil, comme lors d'un débat réel, et pour bien retracer la cohérence de chaque auteur. Mais ce livre, justement, nous plonge au cœur de la table ronde de l'EBAF. Il est même le premier à le faire avec un tel coup de projecteur. En faisant la promotion d'une culture de la *disputatio*, il décomplexe les différentes positions tout en les vulgarisant intelligemment. Il n'y a rien de dramatique à ne pas être d'accord sur tout. C'est peut-être même le signe que l'exégèse sur Paul est toujours bien vivante et en continuel développement. Plus que de les « supporter », il inviterait même à... « aimer » les exégètes passionnés de Paul quelles que soient leurs options !

Baptiste SAUVAGE, o.c.d.
Toulouse